

Les limbes

Claude La Charité

Numéro 14, hiver 2007–2008

Têtes de Turc

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2530ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

La Charité, C. (2007). Les limbes. *Contre-jour*, (14), 45–50.

Les limbes

Claude La Charité

*Your circuit's dead, there's something wrong.
Can you hear me Major Tom ?*

David Bowie

J'avais acheté cette petite boîte de rangement, séduit par sa sobriété et parce que j'aime par-dessus tout le pin. À l'usage, je me suis vite aperçu qu'elle ne serait que décorative. Les tiroirs superposés ne s'ouvrent qu'avec un grincement strident, à la limite du supportable. Presque le cri d'un nouveau-né, qui déchire le bruit anesthésié d'un hôpital.

Je me suis toujours demandé pourquoi il fallait que nous criions en naissant, comme si les nourrissons étaient des astronautes qui sortaient de leur vaisseau lunaire sans combinaison ni sas de décompression. Pourquoi ceux qui ne poussaient pas ce cri primal étaient-ils morts ou condamnés à mourir sous peu ? Et surtout qu'advenait-il de ces minuscules êtres humains qui n'acceptaient pas d'entrer de façon tonitruante dans ce monde de bruits et de fureurs ? Longtemps, j'ai pensé que les limbes de l'Église catholique devaient ressembler au vide intersidéral dans lequel le major Tom est contraint d'errer jusqu'à la fin de sa *Space Oddity*.

C'était un 1^{er} janvier. Le champagne et les huîtres fumées n'arrivaient pas à dissiper une sorte de tristesse ambiante. Élisabeth avait son regard embué des mauvais jours. Cette mélancolie imprégnait tout, les meubles, les murs, la table et notre repas. On s'était évidemment souhaité le meilleur de tout pour la nouvelle année, sans trop y croire. Seul le petit cycliste qu'elle portait dans son ventre et que nous avons vu battre des jambes furieusement à l'échographie, comme s'il partait à la conquête du maillot jaune au Tour de France, nous donnait une lueur d'espoir.

Une ombre planait. Un fichu diagnostic qui nous avait scié les jambes peu avant Noël. Cellules d'apparence néoplasique. En français : cancer de la thyroïde. Zabeth allait devoir mener à terme sa grossesse avec ce couperet sur la nuque (ou plutôt sur le cou). Les médecins disaient que le cancer de la thyroïde était lent et que le pronostic était le même, que l'on intervienne tout de suite ou dans six mois. Voilà qui allait nous permettre de dormir sur nos deux oreilles. Mais n'avez-vous jamais essayé de dormir sur vos deux oreilles ? Il y a de quoi se donner de violents torticolis.

Avant de passer au dessert, Zabeth était allée au petit coin. *Un petit filet d'eau fade entre les cuisses*. Évidemment, elle ne m'en avait pas parlé. Pour ne pas m'inquiéter. Mais je voyais à la façon étrange que la flamme des bougies avait de tanguer dans son regard qu'elle était chavirée. La bûche avait été à peine entamée du bout de la cuillère qu'elle se releva pour aller aux toilettes. Cette fois, je savais que rien n'allait plus. *Quelques gouttes de rouge dans l'eau fade*. Je me mis à trembler comme un arbre de Noël secoué par un ours.

Je ne pus m'empêcher de penser au bel exemple de stoïcisme appliqué que je me donnais à moi-même. Les leçons de Sénèque que j'aimais tant lire ne servaient à rien. Je lui préparai un sac de voyage, en mettant pêle-mêle peignoir, sous-vêtements et lectures. Comme si le reste de la soirée allait être propice à la lecture. Ultime vanité de stoïcien amateur. Je songeais surtout à Zabeth, en souhaitant que la lecture exorcise le mal à venir, avec cette pensée magique de Montaigne à propos des livres : « C'est la meilleure munition que j'aye trouvé à cet humain voyage. »

Des munitions, je n'en avais guère pour la route. À vrai dire, il n'y avait rien à dire. Nous pressentions que l'inexorable allait se produire, sans oser nous l'avouer. Peut-être le silence pouvait-il conjurer la fatalité ? Le simple fait de ne pas évoquer certaines choses permet peut-être de leur donner moins de consistance.

*

À en juger à l'air affolé du médecin de garde à l'urgence, les perspectives étaient sombres. *Est-ce le col qui est très dilaté ou la membrane déchirée de la poche amniotique ?* Pour ma part, c'est le rythme cardiaque endiablé du petit cosmonaute qui m'inquiétait : 180 pulsations à la minute. À la dernière visite chez le gynécologue, c'était plutôt 150. Mais je garde cette réflexion pour moi et j'essaie de me faire rassurant.

Aussitôt, Zabeth est alitée sur une civière. L'infirmière est chargée de lui administrer un sédatif. *Est-ce bien nécessaire ?* On ne discute pas les ordres d'un médecin qui fait notre bonheur malgré nous. *Je vais encore me faire cribler de piqûres, parce que mes veines sont fuyantes.* Il y a de quoi être fuyant dans les circonstances.

Après la longue séance de torture, la civière est transférée en obstétrique. On a beau aimer les contrastes, certains sont de mauvais goût : assister impuissant à pareille débâcle dans une aile où les parents célèbrent la naissance du premier enfant de l'année.

Le gynécologue arrive enfin, tiré des réjouissances familiales et déjà tout de bleu vêtu, masqué, ganté. Il m'annoncerait le départ imminent de notre fusée pour la planète Mars que je ne serais même pas étonné. Zabeth est là à tenir affectueusement son ventre qui ne lui appartient plus. On lui applique le gel, puis l'appareil. Le petit cosmonaute est bien là, perdu dans son ciel étoilé. Je crois distinguer au-dessus de son épaule la constellation du Cancer qui vient pincer les petits enfants. Beauté foetale. Je regarde le regard incrédule de Zabeth. *Il est encore vivant ! Tout n'est pas perdu !* Puis, j'essaie de lire le visage masqué du gynécologue. *Comment le dire ?* Il se tourne du côté de l'infirmière pour lui demander de consigner dans le rapport : 75 pulsations à la minute. Comme il ne sait pas dire les choses,

il se contente de l'évidence : la poche amniotique est percée, l'enfant est encore en vie. À nous de tirer la conclusion.

Zabeth ne veut pas voir la réalité, et je la comprends. Elle continue à croire au miracle. *On pourra bien colmater la brèche. Je resterai alitée pendant les quatre prochains mois.* Moi, je pense au petit cycliste qui s'est épuisé dans sa course et à cette vie qui le quitte sans espoir de retour à mesure que s'écoule l'eau de son aquarium. *On m'a mis sur la rampe de lancement, sans même me donner d'ordre de mission. Je me sens de plus en plus engourdi. Pourquoi ne m'a-t-on rien dit ?* Je suis effondré. Je m'en veux d'avoir tenu cette grossesse pour acquise, happés que nous étions par le cancer.

Sans le vouloir, je repense à ce que Zabeth se disait pour se donner courage. Que cet enfant serait une raison de vivre, qu'il lui donnerait la force de vaincre la maladie. Comment ne pas penser que le monde entier s'écroule d'un seul coup ? Ce qui arrive arrive toujours pour le mieux : tu parles, Charles !

L'infirmière arrive avec une nouvelle injection qui viendra crever notre dernière illusion. C'est pour accélérer l'expulsion du fœtus, nous dit-elle, comme s'il s'agissait de donner l'heure. J'aurais tout donné pour ne pas voir alors la terreur dans le visage de Zabeth. Mes éternelles douleurs au dos et à l'aine me reprennent à l'instant. L'infirmière qui s'inquiète de ma pâleur m'invite à m'asseoir.

Chaque seconde compte désormais, et l'infirmière appuie fermement sur le ventre de Zabeth pour accélérer le travail. Je suis révolté par cette pression exercée sur notre petit cosmonaute. *Qu'est-ce que cette grande lumière qui m'éblouit au bout du tunnel ? Pourquoi ai-je l'impression que je n'y arriverai jamais ?*

Je redoutais plus que tout sa venue au monde, car je savais qu'elle coïnciderait avec sa mort. Et je revivais ce que j'imaginai être ma naissance par césarienne, suffoqué par l'étranglement du cordon ombilical autour du cou, la tête trop grosse pour passer par les voies naturelles. J'étais né avec le coup tordu et le médecin prédit à mon père que j'en resterais handicapé à vie. J'ignore si, sous une aussi mauvaise étoile, j'ai eu le courage de pousser le cri strident des nouveau-nés.

Ce qui est certain c'est que le petit cosmonaute, lui, n'eut pas le temps de pousser son cri. L'infirmière l'extirpa par les pieds avec une telle force que je crus que ses membres allaient céder. Aussitôt expulsé, on l'exhiba. Parce que, évidemment, pendant toute la durée de l'expulsion, je regardais sans regarder. L'infirmière assistante nous demanda si nous voulions le prendre, comme s'il s'agissait d'un accouchement comme les autres, comme si j'allais me réjouir de la naissance de notre enfant. Zabeth répondit spontanément non. Moi, je ne pus m'empêcher de mettre un visage sur celui qui m'avait déjà tant parlé depuis plus de cinq mois. L'infirmière me le tendit, en s'exclamant que c'était une belle petite fille. Je jetai un coup d'œil furtif au petit visage éteint.

J'étais pétrifié qu'il s'agisse d'une petite fille. À vrai dire, nous n'avions jamais rien su du sexe. Mais Zabeth était formelle, il s'agissait d'un garçon. Du coup, j'avais échafaudé tous mes châteaux en Espagne sur cette intuition. Le sexe de l'enfant aurait dû, en principe, m'être indifférent. Et à vrai dire, fille ou garçon, je m'en serais réjoui avec autant de fol enthousiasme à la naissance. Mais que l'on m'annonce le jour de sa mort qu'il s'agissait d'une fille, j'étais frappé de plein fouet. Je me souvenais d'avoir dit à un collègue que l'idée d'avoir une petite Zabeth en miniature me remplissait d'aise. Et c'est comme si alors seulement je pesais le sens véritable de ce que j'avais dit. Je ne pus m'empêcher, dans un furieux accès de superstition, d'y voir un mauvais augure.

On eut tôt fait d'emballoter l'enfant mort-né et d'attendre l'expulsion du placenta. Le gynécologue, sans doute pour nous consoler, fit valoir que le placenta présentait une malformation telle que le bébé serait sans doute mort à sa naissance, si la grossesse était parvenue à son terme.

Zabeth était au bout de tout : *stabat mater dolorosa*.

L'infirmière, de bonne volonté, voulut nous consoler, en disant que c'était la vie. L'apathie m'empêcha de corriger que c'était la mort.

*

Dans les jours qui suivirent, je fis cauchemar sur cauchemar. De petits squelettes qui prenaient place dans une fusée pour une destination inconnue. Toutes sortes d'atroces mutilations absurdes. Et toujours une odeur entêtante de mort. Surtout que la montée de lait de Zabeth était là pour nous rappeler une *cruelle absence*.

Je me souviens surtout d'un cauchemar. Zabeth et moi étions tous les deux enceints (si j'ose dire). Nous portions chacun une moitié de notre enfant. Une telle chose, dans la logique onirique, va bien sûr de soi. À un stade avancé de la grossesse, j'en venais cependant à me demander comment, anatomiquement, j'allais pouvoir donner naissance à ma partie de l'enfant. C'est à ce moment seulement que nous nous avisons qu'un enfant en deux morceaux ne pouvait pas être viable. S'en suivait la fausse couche.

*

Au sortir de l'hôpital, les infirmières m'avaient remis des photographies de la petite, qui sentaient le formol à plein nez. Sur le coup, j'avais trouvé l'idée particulièrement macabre. Mais j'avais accepté, en cédant à l'argument que ces clichés pouvaient faciliter le deuil. De fait, Zabeth, au plus fort de sa tristesse, avait demandé à voir la petite *binette* de celle qui était morte dans son ventre.

Quelques semaines plus tard, le rapport d'autopsie révélait qu'il s'agissait probablement d'un garçon. L'analyse de la grande thyroïde de Zabeth montrait que le cancer en était à un stade précoce.

Ce n'est que maintenant, en voulant ranger les photos du petit cosmonaute cycliste et en entendant le grincement strident, que j'ai enfin compris que les limbes n'étaient rien d'autre qu'une petite boîte de bois où vivent à jamais, repliés dans une enveloppe, les enfants mort-nés.